

Nous avons souhaité vous faire part de l'atelier de lecture que Robin Renucci a animé durant l'académie d'été de Tournai, sur deux séances de 3 heures.

Robin s'est présenté à nous comme le *rémouleur qui propose à chacun d'aiguiser ses propres outils*. Ainsi, nous démarrions cet atelier avec la sensation très stimulante de posséder tous, nos propres outils, certes à découvrir, et à peaufiner donc. Selon un processus que nous allions expérimenter en commun.

La lecture par l'un d'entre nous d'un texte puisé au hasard nous a d'abord incités à réagir de façon informelle. « *Nous allions grandir à l'écoute de l'auditeur* », disait Robin, à l'écoute du lecteur qui entendait le texte. Et qu'avions-nous entendu, retenu ? Des traces d'abord subjectives. Après quelques relectures, l'importance d'une attention à des éléments plus objectifs s'est précisée, avec ses incidences sur la lecture, la compréhension, et l'interprétation. S'agissait-il par exemple de prose ou de poésie ? Les questions de métrique (rythme), de phonétique (rime), et de syntaxe sont devenues prégnantes dans la compréhension du texte poétique. Ces outils, utilisés par l'auteur et décryptés par nous, nous donnant la capacité de voir les images, *d'ouvrir des cavernes pour construire du sens*, de faire entendre la parole écrite de l'auteur pour ne pas interpréter au-delà, ou à côté de l'écrit. Un travail d'humilité, pour relever une parole captive, écrite sur du papier, et lui redonner du sens, « *réchauffer par la parole des paroles gelées*. », pour s'en référer à Rabelais.

Le lendemain, nous nous sommes attelés à la lecture du *Cimetière marin* de Paul Valéry, en précisant au préalable l'importance d'être attentif à une spécificité de la langue française, aux accents syntaxiques et non pas toniques, et à son incidence sur la construction du langage poétique – la protase (le suspensif), l'acmé (l'apogée), et l'apodose (le conclusif) inhérents à tout segment de sens – de nouveaux outils nous permettant de lire avec plus de justesse, d'entendre au plus près le texte ; les images de ce poème, dont la lecture n'est pas aisée de prime abord, ont commencé à éclore, toujours dans un travail en commun, en un va-et-vient entre la lecture – de plus en plus juste (le destinataire devenant destinataire) – et une interprétation de plus en plus précise et riche, car nous pouvions nous approprier ces images, aller sur les traces du poète Paul Valéry. Ce dernier, pris dans le cadre très strict du vers décasyllabique avait su en casser la monotonie, et créer ainsi une musique. Le poème devenant partition, élément purement musical, où les images, écrites, ne sont pas à imaginer, mais à « voir », donnant accès au symbolique, à une parole qui fait sens, que l'on donne à entendre, qui n'est pas creuse, et ouvre à l'interprétation.

En effet, l'observation de l'agencement des dix syllabes de chaque vers, l'insistance sur la métrique, la phonétique puis la syntaxe, nous ont permis de « *mettre nos pas dans les pas de quelqu'un, car interpréter, c'est traduire ce qui est produit*. » La personne qui travaille doit faire un travail de précision avec le texte : le symbolique doit *parler à l'oreille de l'auditeur* : c'est l'auteur qui a défini tous les éléments de la partition. Il en a choisi les métaphores, les sonorités, la forme. Et le locuteur doit disparaître pour que le texte *parle de lui-même*, que l'auteur *rencontre l'auditeur*, par la magie de la parole donnée et des chemins noétiques qu'il génère. Pierre Sauvanet, au cours des ateliers *penserimproviser*, rappelait que l'interprète doit « *se mettre au service du texte, d'automatismes à partir desquels l'autre chose peut jaillir : la mathématique de l'âme, quand elle ne sait plus qu'elle compte*. »

L'atelier, dans sa *mise œuvre*, a révélé sa dimension politique, dans la prise en compte de l'auditeur comme co-acteur, Robin Renucci se référant explicitement aux notions de co-individuation et de trans-individuation chères à Bernard Stiegler. Le jeu de l'interprète doit s'éloigner de l'emphase, de toute sophistication (comme des modifications de l'articulation, des ajouts d'accents toniques, par exemple), afin que cette rencontre, ce partage de représentations mentales ait lieu. A l'inverse, le mésusage de ces techniques peut sciemment placer l'auditeur dans une position de destinataire, empêché dans sa possible compréhension. Robin Renucci conçoit la lecture de l'acteur comme un

geste politique fort – et nous le partageons totalement – car ce mouvement vers l'autre, de transmission et de mise en mouvement est un mode de vie sociale où chacun devient ainsi acteur pour l'autre, pour tous, générant une parole transindividuelle qui fait société, culture.

À l'heure de l'automatisation généralisée des sociétés, ce geste est non seulement essentiel mais vital pour que l'humain garde sa singularité et son sens du partage créatif. Et il doit être transmis aux nouvelles générations en priorité. L'ARIA, l'association d'éducation populaire créée par Robin Renucci pour faire pratiquer le théâtre se fonde sur ce geste. La question du symbolique permet un travail d'interprétation en commun : ce qui rejoint les desseins de l'IRI qui développe des logiciels d'interprétation tels *Lignes de Temps* pour inciter à cette co-individuation par l'annotation écrite. La question de l'interprétation a été abordée en lien avec la problématique abordée durant l'académie d'été: la technique, l'automatisation au service de la désautomatisation.

La technique ne faisant pas l'acteur, l'automatisme qu'il développe ne prétend pas se substituer à sa spontanéité, laquelle, par l'interprétation improvisée – selon ses états d'âmes et les réactions du public – rend le geste éphémère unique, puissant et porteur : la relation à l'autre devient singulière, sa véracité touche et transmet la pluralité du message.

Et nous l'avons expérimenté concrètement durant cet atelier, l'Académie d'Été et le festival des Inattendues.

Mariette Feltin et Alain Bonneau